

So nice

Danielle Laurin

Numéro 37, hiver 1985–1986

Un continent Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43190ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Laurin, D. (1985). *So nice*. *Liaison*, (37), 28–31.

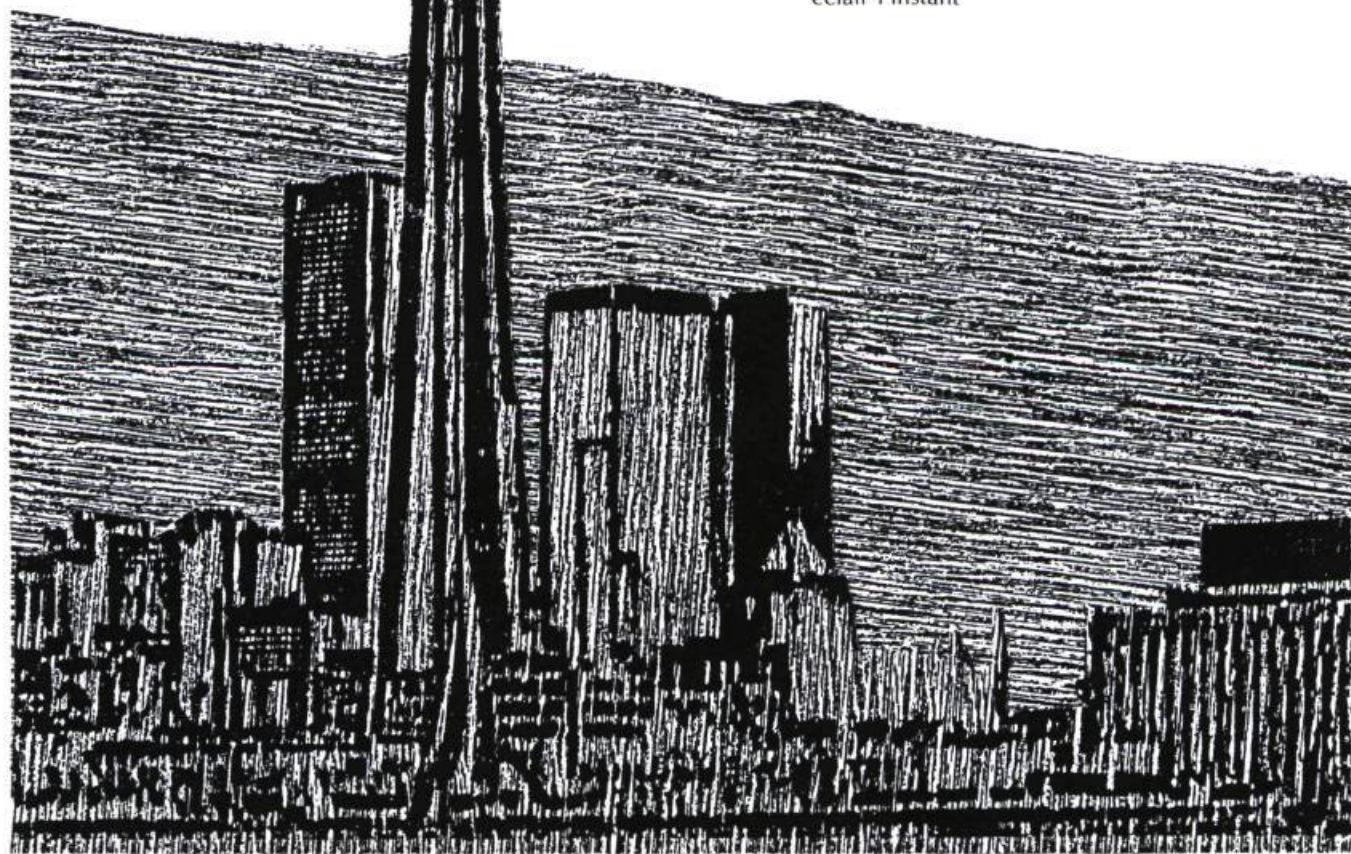
So nice

par Danielle Laurin

Afin qu'un jour, transposé,
Je sois porté par la danse de ces pas de
joie
Avec le bruit décroissant de mon pas à
côté de moi
Avec la perte de mon pas perdu s'étio-
lant à ma gauche
Sous les pieds d'un étranger qui prend
une rue transversale.

(Saint-Denys Garneau)

Sur la rue Queen entre deux feux.
Entre deux feux elle ferme les
yeux. Recrée intérieurement les
postures. « I want to be » . . .
Quelque chose se défait. Coupe le fil fra-
gile qui la soutenait, la rassemblait. En un
éclair l'instant



LA LEÇON. PRISE 1, SÉISME.

Une pièce sombre et mal aérée. Un corps flasque trône. On frappe à la porte.

Elle pousse la porte, pousse la porte trop lourde et de l'autre côté un mur blanc, le mur s'effondre. Elle n'arrête pas de se voir. Engloutie. Là, entre les décombes et les ruines de sa mémoire. Anticipée.

Le feu change au vert. Elle ne bouge pas. Hier, face au miroir de la toilette, les pieds sur le bol, son personnage était crédible. La vie c'est si compliqué.

LA LEÇON. PRISE 2, TRANSFERT.

Elle entrerait dans cette pièce sombre et mal aérée. L'homme ferait un signe de la tête, dirait que oui, il est bien Monsieur Goodman, Alec Goodman, enchanté. Il se lèverait et légèrement penché vers l'avant, lui tendrait une main rêche qu'elle prendrait dans la sienne toute petite. Qui ne dit mot consent.

Promptement il la délesterait de son grand manteau bleu, lui offrirait un siège.

Un empressement démesuré. Dans sa façon de bouger, de la regarder, quelque chose de grossier. Une lâche grossièreté, pense-t-elle.

« Quelque chose pour boire? » Elle arborerait un visage fermé et une posture compassée. Lui rendrait son sourire affecté. « Non, merci. »



Un temps.

Lui toussoterait et, comme dans un mauvais *Série Noire* l'espion découvert relève son col, s'inventerait une contenance. Sur son front large perleraient trois petites gouttes honteuses. Elle, ostensiblement coite, fixerait le plafond grisâtre.

Sans doute pris de cours par ce manque flagrant de savoir-faire, il poserait ses deux grosses pattes velues sur le bureau qui pourrait être en bois importé du Brésil — soupir — et débiterait d'un trait quelques formules obligées, vaines et creuses dans un français pour le moins emprunté. Solennelle, elle répliquerait d'un ton non moins péremptoire que oui, elle aime bien Toronto, mais qu'on dit *la, une* ville. Elle jouirait toujours du pouvoir que lui confère sa langue, ne serait-ce qu'entre ces quatre murs bien nantis. Qui a dit **Posséder est peu de chose; c'est jouir qui rend heureux** . . . //

Elle se sent contre lui / son odeur sa sueur son corps flasque ses mascarades / une exécution qui lui **emplit l'âme** ce lundi après-midi une heure cinq sur Queen. Sa bouée. Liquider ce reflet répulsif d'elle dans ses yeux défaits, liquider l'angoisse de ce reflet, liquider sa hargne, son humeur noire permanente, son refus. Se liquéfier jusqu'à disparaître sous cette image de lui comme un rébus.

Croyez qu'elle est dupe de ce naïf mécanisme dont elle déploie l'étendard. Vous vous y trompez. C'est qu'elle a lu, relu même, le grand maître de la psy et ses disciples. **Le transfert est l'arme la plus forte de la résistance.** Une arme à double tranchants, oui. Et elle y résiste mal. Se sent tellement bête assise là dans une heure. Ce bureau. Cette ville. Où. Ce fragment d'elle, une pieuvre. Un tubercule. Le fragment d'une étoile dans la mer.

Elle a ouvert les yeux. Le feu change au rouge. Des madames à chignon et souliers plats, des monsieurs à imper drabbe et porte-documents-top-secret, même un punk hirsute, tous se sont arrêtés.

I want to be . . . le feu rouge de ta rue.

Entrer dans un restaurant, le premier que j'aperçois et demander n'importe quoi. Un café qui sera infect.

La serveuse, prostrée, dit que désolée mais dans le « rush hour » les clients sont priés de s'asseoir au comptoir « for a coffee »! Elle ne sera à même de répéter le tout indemne en anglais qu'à la fin de l'année, sauf pour le « rush hour »

qu'elle a expérimenté elle-même ces doux étés où elle donnait dans l'hôtellerie (entendre qu'elle était waitress dans une pataterie pour payer ses chères études universitaires en philosophie qui l'ont menée . . . voyez vous-même).

« So l'll have a chili ». Elle s'allume une blonde et se perd dans la fumée.

Naître d'une image, d'un mot. Naître d'un livre de Duras.

J'aime à croire comme je l'aime, que si Lol est silencieuse dans la vie c'est qu'elle a cru, l'espace d'un éclair, que ce mot pouvait exister. Ça aurait été un mot-absence, un mot-trou, de ce trou où tous les autres mots auraient été enterrés. On aurait pu le faire résonner. Immense, sans fin, un gong vide, il aurait retenu ceux qui voulaient partir, il les aurait vaincus de l'impossible, il les aurait assourdis à toute autre vocable que lui-même, en une fois il les aurait nommés, eux, l'avenir et l'instant.

Naître Lol le soir du bal. Naître Antigone. Électre. Aspasia. Irène Papas. Naître Marlène Dietrich. Carmen, Dora. L'homme assis dans le couloir.

Elle habite Toronto et enseigne le français aux Anglais. She's so cute, she's so nice.

La serveuse cérémonieuse lui apporte l'addition. « I'm really sorry . . . I'm off, so can you pay me now? »

Elle paie café infect et chili, dit « Bye now » et sort.

Elle marche sur Queen et ne s'arrête pas aux feux.

Un dernier coup d'œil à la porte vitrée de l'édifice gouvernemental. Le temps de mesurer son effet prof privée sur les lieux. Elle entre. Dans deux semaines j'irai passer la fin de semaine à Montréal, toute seule.

MONTRÉAL, FLASH FORWARD.

//Montreal by night. Légère légère. Un bar art-déco, ses amis. Elle boit, du scotch. Encore un. Ils parlent, elle se détache. Elle boit. Puis, un blanc. La pensée d'elle détachée. Morte.//

Feignant l'indifférence devant les toges empestées et les malettes de cuir qui

Les citations sont, dans l'ordre, de Beaumarchais, Flaubert, Lacan, Michel Lemieux (sa chanson « I want to be »), Marguerite Duras.

déferlent, elle appuie discrètement sur le 9. Ne pas y penser.

Elle sort le petit papier bleu enfoui au fond de sa poche : 906, M. Goodman. On lui a dit : « En sortant tu tournes à droite, là tu croises un garde de sécurité, tu lui dis bonjour — c'est un Franco — et tu le suis ».

Elle tourne à droite, longe le corridor gris, tourne encore à droite : pas de garde. Elle hésite. Repartir, m'en aller, maintenant ou jamais. Elle aperçoit un grand chauve à malette qui se dandine. « Mister Goodman, please? »

— Oh! You are the new French teacher? Nice . . . I'm Mister St-Clair.

Tout ça dit d'une voix nasillarde et chantante, les yeux posés trois pieds au dessus de ses yeux à elle, comme si c'était écrit dans sa face. Made in Quebec. « Ben oui ». Dégoûtée elle dit « Yes, nice to meet you too » et le suit. Elle tient un peu trop serré la serviette de cuir que sa mère lui a prêtée avant qu'elle parte « vivre chez les Anglais » parce que son sac d'école faisait un peu trop sac d'école.

— It was so nice to talk to you . . . Nice girl, nice accent, nice . . .

LA LEÇON. PRISE 3, ENTRÉ LA RÉALITÉ LA FICTION

//Il est tout petit, imberbe. Et sec, pointu. Il parle vite, mâche ses mots et a un accent terrible. « Vocabulaire très étendu » notera-t-elle dans son rapport de fin-session.

Il est manifestement trop poli. Pas pédant. Il offre même un petit débridé — le mot sans doute est trop fort, mais dans le contexte . . .

En entrant dans son bureau surchargé la première fois, elle manque de *trébucher* sur le code civil. Elle serre les dents et se reprend devant la face de glace du petit monsieur révérencieux. Il lui offre gentiment un fauteuil en cuir capitonné et elle, sur le bout des fesses, improvise une posture bavarde.

Silence.

Le petit monsieur digne fait « hum » et elle dit que Toronto est une bien belle ville, en larguant magnéto, cassettes et lexiques juridiques sur le bureau bel et bien rococo.

Deux fois la semaine son petit monsieur digne lui ouvrira la porte avec le même sourire livide. Il parlera de films français qu'il a vus confondant le passé composé et l'imparfait, de Michel Tremblay dont il a lu un roman et des mots qu'il n'est pas certain d'avoir bien compris — guidoune, pantoute, greluche . . . —, de ses enfants en école d'immersion, du Québec qu'il a visité avec « mon famille l'été dernier »; pas de lui. Elle sortira du bureau en pensant qu'elle parle trop d'elle, s'ouvre trop.

Un jour elle apportera un article sur la peine de mort. Un autre elle parlera du procès Morgentaler en cours. Elle le talonnera de questions. Il parlera du jury, des lois, d'infraction à la loi; pas d'avortement.

Un jour elle lui apprend que Morgentaler est acquitté affichant sans broncher son petit sourire victorieux. Le petit monsieur digne parle de partialité du jury, d'émotivité sans doute mal contrôlée, d'anarchie. « Un jury qui acquitte un homme qui avoue lui-même avoir transgressé la loi . . . » Il s'affole, elle s'enflamme. Il sort son code, dit que c'est écrit là. Elle dit oui, justement . . . Comment peut-il (encore) exister des lois qui forcent les femmes à être mères malgré elles . . .

Il la regarde. Sa professeure a-t-elle oublié qu'elle est professeure? Elle le regarde. Perd contenance. Dit que les lois doivent changer. Que l'acquiescement de Morgentaler est symptomatique — à preuve les trois acquittements précédents au Québec. Il dit que c'est au gouvernement à changer les lois, pas aux jurys. « De toute façon, Morgentaler est du genre à . . . defy . . . défier les lois pour le plaisir . . . de la rébellion. Et je n'aime pas les *zhéros*. »

Stupéfaite, elle sort nerveusement le dernier numéro de La vie en rose de sa serviette, dit que c'est écrit là : Chaque année dans le monde de 30 à 35 millions de femmes se font avorter. La moitié le font illégalement et environ 84 000 y trouveront la mort.//

PAUSES

//Assise au Sweet Stuff elle attend un croissant qui n'arrive pas. Observe la faune estudiantine qui envahit bruyamment le petit café. Le juke box crache péniblement des airs exhumés des années cinquante, Big Band. Un teen aux aspirations androgynes qui a pris d'assaut la machine infernale, semble détenir le

monopole de l'environnement sonore. Il appuie énergiquement sur les touches de couleur, les yeux fermés. I am. Un peu trop derrière lui, un futur macho déchaîné oscille son bassin au rythme bop. Dans un coin, deux vieilles femmes coiffées à la Élisabeth II se regardent effarées — elles auraient dû sortir avant d'entrer. **Des regards effarés où la vision de la mort passe comme un éclair.**

Des filles sont accoudées au haut comptoir aluminé. Leurs petites jupes à carreaux verts bleus et blancs trémoussent, laissant entrevoir des cuisses tendres et dodues. Complices, elles dévisagent effrontément le serveur de dix ans leur aîné, beau grand blond svelte et sans doute homosexuel.

Par la fenêtre la rue est calme et sage. Des gens passent, ordinaires. Dans sa tête le monde est une étrangeté.

Cinq mois qu'elle est ici. Va-t-elle aller y voir de plus près, de l'intérieur.

« Combien de temps encore? » demande-t-elle à François le soir avant de s'endormir. Combien de temps . . .

Les livres s'empilent sur sa table de travail. Des mois qu'elle n'a pas lu. N'a pas écrit. Ne s'est pas assise là pour seulement penser.

Elle habille Bébé, l'embrasse, le sert très fort, le met dans les bras de Papa. Par la fenêtre elle les regarde s'éloigner en faisant des signes. Qu'est ce qui se passe dans la tête de Bébé toute la journée?

Elle annule ses cours, prend un livre acheté à Montréal, s'attarde sur la couverture en fumant dans son lit froid. **Nom : Claudel. Prénom : Camille. Sculpteur.**

Seule.
Toute petite, toute minuscule, elle vient de poser le pied sur la grande dalle de marbre blanc et la page entière a frémi.

Dans son lit toute la journée elle est Camille. Jusqu'à cinq heures. À cinq heures elle va trouver Bébé au « day care ». Elle pense : Si j'ai une fille, je l'appelle Camille.

Elle pleure. On veut lui enlever son petit monsieur digne. Fini les privilèges, plus de cours privés. Monsieur Goodman comme les autres devra s'intégrer à un groupe. François dit qu'ils n'ont pas le droit. Elle dit qu'ils ont tous les droits. Qu'elle commençait à s'attacher à son petit monsieur digne. Qu'en plus Noël

Les citations sont de Bernanos et Anne Delbée, respectivement.

approche. Qu'elle ne pourra pas s'acheter de robe pour Noël. François dit : « Tu réagis comme un bébé gâté. » Elle pleure comme un bébé gâté. Ridicule.

La scène pourrait être drôle.

François s'est enfermé dans la chambre et elle, contre le mur jaune de sa cuisine minuscule, pleure éternellement.

S'arracher toutes les larmes enfermées dans la logique des choses. Les mots, gestes, attitudes obligés. Les déchirements cousus de fil blanc. Sa vie ici. Tout.

Redevenir la petite fille. Je veux partir, je veux partir, je veux partir. Dire, faire l'impossible.

Accroupie là n'importe où elle est Lucie qui veut la lune dans le livre vert de première année.

Retrouver cette voix de l'intérieur qui appelle dans l'ombre. Chaude, familière. Réelle.

Cela commence toujours à propos d'une petite chose.

PETITE CHOSE. PRISE 1, LE ROSE.

//Six ans. Une robe de lainage rose, « des cheveux comme la tire » dira son père.

Elle a une banque rose en forme de livre. Elle est fière. Ça sent le plastique frais. Elle met des vingt-cinq sous dedans.

Papa me regarde mais n'est pas là avec moi. Papa est fâché. Il crie. Je ne comprends pas. J'aime ma banque rose serrée contre ma poitrine. Quelque chose se passe comme le silence.

C'est lundi. Nous allons à la banque. Je monte dans la voiture. Je regarde dehors. Surtout, qu'il ne voit pas mes yeux.

Le soir Maman me prend très fort dans ses bras.//

PETITE CHOSE. PRISE II, LE ROUGE

//Enceinte. Cela revient comme de très loin. Un doute, une question. Et cela me prend violemment. La nuit surtout. François me prend avec des mots simples, s'endort. Je roule sur le côté et me

lève. J'ouvre le robinet d'eau froide et m'inonde. Me remets au lit. Ça reprend. Par soubresauts d'abord. Puis l'assaut.

Abandonnée. Retirée, vidée de moi.

Je pense que les bras qui apportent la chaleur sont les bras de Maman.//

Elle pense que les bras qui apportent la chaleur sont les bras de sa mère. Des bras qu'elle cherche partout. La peur de devenir sèche. Sèche.

Lentement elle déplie ses jambes engourdis. Se dit qu'un jour elle y restera.

Clivage. Une longue plage déserte.

Oui, elle sait, elle aurait dû naître Antigone, Électre . . . Elle habite Toronto, enseigne le français aux Anglais et n'aura pas de robe neuve pour Noël.

Que de petites scènes minables où elle s'éclabousse. Tarabustée. Pas de grand destin tragique irrémédiable. Pas de grande scène finale insoutenable. Une rage. L'impuissance de sa rage.

Madame se retire dans son petit cinéma de rien du tout. Madame gémit dans son lit la nuit. Madame promène son bébé dans les rues colorées l'après-midi quand c'est samedi. Oublie ce qui pourrait être son âme dans une rue transversale.

Il était une fois une histoire qui n'aura jamais eu lieu.

PROLOGUE. PAS DE PRISE À CELA.

//Ce n'est pas l'été, l'après-midi, à la terrasse du New Orlean's Café. Il ne fait pas chaud humide. Elle ne porte pas un short noir et une camisole jaune. Elle n'est pas belle, bronzée. Elle ne respire pas. Bébé ne dort pas. Elle n'est pas en vacances.

Des crânes rasés et des têtes bariolées ne défilent pas sur Yonge street. Elle ne commande pas un campari soda. La serveuse ne lui sourit pas. Pas de vestons

Danielle Laurin est une Québécoise qui vit à Toronto depuis environ un an. Elle a complété une maîtrise en lettres à l'Université du Québec à Montréal. Elle a publié des poèmes dans de nombreuses revues montréalaises dont la *NBJ*, *Moebius* et *Lèvres urbaines*.

cravates isolés. L'idée de venir habiter ici n'est pas dans l'air. Elle ne la laisse pas filer.

François n'arrive pas enfin. Il ne sent pas bon l'été. Il ne parle pas d'une possibilité de contrat pour septembre. Elle l'écoute. Il ne s'excite pas. Il ne dit pas qu'ils pourraient vivre ici tous les trois. Qu'elle pourrait . . . enseigner le français, pourquoi pas. Elle sait. Il n'insiste pas. Bébé ne pleure pas. Elle ne dit pas « il a faim ».//

LA LEÇON. PRISE IV, ÉPILOGUE.

On ne lui a pas retiré son petit monsieur digne. On lui en a offert deux autres en prime. Et deux fois la semaine elle assiste à des combats de coqs d'un ridicule pissant.

Le petit monsieur digne a perdu son air tranquille. Il se fait incisif cependant qu'il boit littéralement les paroles de ses adversaires un cran plus avancés. Il s'accapare les silences pour glisser quelques considérations « hautement » philosophiques et s'y perd, entre deux subjonctifs passés.

Le plus vieux du groupe — du genre expectatif — esquisse alors un sourire juteux tandis que l'autre, devant la face de glace du petit monsieur digne, ramasse ses égarements linguistiques dans un hermétisme fendant.

Quand la joute terminée, les trois crêtes se tournent vers elle — parce qu'en dernier recours c'est son assentiment à elle qui importe — elle les fesserait tous les trois. Elle décide de rire. Et les trois coqs, indignés, se regardent alors qu'un rire fou l'assaille.

Éternellement.

Isn't nice?

